

## Philippe De Wolf – Doctorant en histoire – Université de Gand/Université Paris 8

### L'émancipation masculine au nom des droits des femmes: les traités idéologiques d'hommes féministes en France, aux Pays-Bas et aux États-Unis (1970-1990)

*Intervention faite le vendredi 14 juin 2013 à la journée d'études « Les masculinités au prisme de l'hégémonie » à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris, en présence de Raewyn Connell. Comité d'organisation : Mélanie Gourarier, Gianfranco Rebutini et Florian Voros.*

Contact : [philippe.dewolf@ugent.be](mailto:philippe.dewolf@ugent.be)

#### Introduction

Étant doctorant en histoire, je consacre ma thèse à l'engagement des hommes pour l'émancipation des femmes en France, en Belgique et aux Pays-Bas, dans les années 1960-1990. J'étudie la *participation des hommes aux mouvements féministes mixtes*: leurs motivations pour s'engager en faveur des droits des femmes, les conditions de leur prise de conscience des inégalités entre les sexes et surtout la construction d'une nouvelle identité masculine, directement inspirée par le féminisme. La théorie de la **masculinité hégémonique** développée par Raewyn Connell a tout de suite été un outil théorique et une grille d'analyse très efficaces pour mes recherches, notamment en raison de son potentiel féministe (cf. Connell et Messerschmidt, 2005, pour un aperçu de la popularité de cette théorie dans les sciences sociales).

La masculinité hégémonique, comme vous le savez, est un type spécifique de masculinité qui est érigé en modèle et qui domine d'autres masculinités, qui sont alors subordonnées ou marginalisées. Il s'agit là d'une **hégémonie interne**, entre hommes. Or, la masculinité hégémonique signifie également une domination des hommes *sur les femmes*: une **hégémonie externe**. Selon certaines interprétations de la théorie de Connell, cette hégémonie externe – l'oppression des femmes par les hommes – est fondamentale, par rapport à l'hégémonie interne. La répression des masculinités non hégémoniques est alors représentée comme secondaire, comme seulement un moyen pour consolider le pouvoir des hommes sur les femmes (Demetriou 2001, p. 340-344). Il y a donc toute une discussion à mener sur la relation entre l'hégémonie externe et l'hégémonie interne propres au modèle de la masculinité hégémonique. (J'emprunte les termes de « hégémonie interne » et « externe » à Demetrakis Demetriou, 2001, un commentateur très intéressant de Connell).

Dans ma recherche, j'interroge des hommes féministes qui se sont engagés pour l'émancipation des femmes, c'est-à-dire qu'ils contestent avant tout l'hégémonie externe, la domination masculine envers les femmes. Bien sûr, l'émancipation des femmes aura des répercussions sur le statut des hommes. On ne peut pas modifier la condition des femmes en laissant intacte celle des hommes, en raison du caractère relationnel du genre. Il fallait donc réaliser une transformation globale de la situation des deux sexes. Cela amène certains hommes féministes – ainsi que certaines femmes féministes – de l'époque à une réflexion sur la masculinité et aussi à la constatation de la *souffrance des hommes*: on identifie un certain malaise des hommes par rapport à la masculinité hégémonique au sein du système patriarcal.

En effet, les hommes souffrent du modèle de la masculinité hégémonique. D'une part, beaucoup d'hommes s'identifient à ce modèle, mais celui-ci est évidemment toujours utopique et très peu d'hommes arrivent à l'incarner pleinement. Beaucoup d'hommes ne demandent pas mieux que de pouvoir s'y conformer, mais ils n'y arrivent pas et ils en souffrent. D'autre part, il y a aussi tous les hommes qui, au contraire, rejettent le modèle masculin hégémonique, mais ces hommes sont alors discriminés en raison de leur masculinité divergente, qui est alors subordonnée ou marginalisée.

Face à ce malaise collectif des hommes, certains auteurs vont donc parler « d'oppression des hommes » et de la nécessité d'œuvrer pour une « émancipation masculine ». Cependant, pour les hommes féministes que j'étudie, il est clair que les femmes constituent le groupe le plus dominé et que l'émancipation des femmes est plus urgente. *Les femmes sont structurellement dominées par les hommes, tandis que les hommes ne sont que dominés par des modèles de masculinité qu'ils s'imposent à eux-mêmes* – ce qui n'est pas la même chose. Il serait une erreur d'établir une symétrie entre l'oppression des femmes et le malaise des hommes à se conformer à leur propres modèles de masculinité.

Dans cette présentation, je vais aborder les différentes positions d'hommes féministes quant à la question de savoir si, quand on s'engage pour les droits des femmes, dans quelle mesure faut-il prendre en compte le conditionnement des hommes eux-mêmes ? Quand on conteste l'hégémonie externe de la masculinité hégémonique et les rapports de pouvoir traditionnels entre les sexes, dans quelle mesure faut-il tenir compte de la souffrance des hommes, de la multiplicité des masculinités et de l'hégémonie interne de la masculinité hégémonique – c'est-à-dire des rapports de pouvoir entre les hommes et entre les différentes masculinités ? *Faut-il s'engager avant tout pour les droits des femmes ou pour changer le statut social des deux sexes ? Faut-il contester les modèles dominants de masculinité dans l'intérêt des femmes ou des hommes eux-mêmes ?* Je traiterai cette question par le biais d'auteurs masculins qui ont écrit des *traités idéologiques* : des essais, des manifestes féministes au sujet de l'émancipation des femmes ou de l'impact du féminisme sur l'identité masculine. J'ai également choisi ces traités parce que ce type de source me semble très pertinent pour analyser les processus de résistance à la masculinité hégémonique. Je distinguerai trois catégories d'hommes féministes :

### **L'émancipation des femmes et la sensibilisation des hommes au sexisme**

1) La première catégorie d'hommes féministes, ce sont les hommes qui souhaitent essentiellement se concentrer sur l'émancipation des femmes. Si vraiment il faut travailler sur le genre masculin, il s'agit alors surtout de sensibiliser les hommes aux injustices faites aux femmes dans la vie quotidienne – c'est-à-dire de développer une prise de conscience féministe chez les hommes, qui doivent se remettre en question dans leurs rapports aux femmes.

Un exemple particulièrement intéressant que j'aimerais mentionner ici est le journaliste américain Gene Marine, qui publie en 1972 un livre intitulé *A male guide to women's liberation* (« Un guide masculin pour la libération des femmes »). La femme de Marine est une féministe du *Women's Liberation Movement* (le Mouvement de libération des femmes américain). Il a écrit son livre explicitement à l'attention d'un public masculin, comme l'indique le titre, afin de sensibiliser les hommes au sexisme et de développer, selon ses propres mots, une « prise de conscience féministe » chez les hommes. Il explique d'abord les mécanismes culturels et souvent inconscients du sexisme, en faisant l'analogie avec le racisme, et en révélant l'androcentrisme de la société américaine traditionnelle – qui élève les normes masculines en valeurs universelles au détriment des femmes.

Mais Gene Marine consacre également une grande partie de son livre aux mouvements féministes, dont sa femme fait partie : il explique le fonctionnement des groupes de paroles féministes et souligne l'intérêt politique des mouvements des femmes. Il démonte un à un tous les clichés qui existent autour des femmes féministes de son temps aux États-Unis. En tant que journaliste, il dénonce notamment les représentations réductrices et négatives des féministes dans la presse. Il met les hommes en garde : il ne faut pas toujours croire ce que l'on dit dans les journaux à propos du féminisme...

Gene Marine a clairement écrit son traité dans une optique d'émancipation des femmes et de sensibilisation des hommes face au sexisme. Il ne parle que de masculinité dans la mesure où il indique à quel point la masculinité hégémonique est néfaste pour les femmes. Il n'aborde pas tellement la question des masculinités non hégémoniques. Un autre auteur américain qui a écrit un livre que l'on peut situer dans le même courant est Michael Korda, avec son ouvrage publié en 1973, *Male chauvinism! How it works* (« Le chauvinisme mâle, comment ça marche ») – avec une attention particulière pour la situation des femmes dans la sphère professionnelle, sur le marché de l'emploi.

### **Les effets néfastes de l'oppression des femmes pour les hommes eux-mêmes**

2) Ensuite, je distingue un deuxième courant d'hommes féministes : ceux qui souhaitent intégrer dans leurs analyses à la fois l'hégémonie externe et interne, à la fois la domination des hommes sur les femmes et sur les masculinités non hégémoniques – et ce de manière plus ou moins équilibrée. J'ai trouvé un exemple de ce courant en France : Emmanuel Reynaud publie en 1981 un ouvrage intitulé *La Sainte Virilité*, sur base d'un article à ce sujet qu'il avait publié en 1978 avec Gisèle Fournier dans la revue *Question féministes* (une revue féministe très influente à l'époque, animée notamment par Christine Delphy, et qui existe toujours aujourd'hui, sous l'appellation *Nouvelles Questions Féministes*). Dans son traité, Emmanuel Reynaud explique à quel point les hommes eux-mêmes sont imbriqués dans un modèle rigide de masculinité. Ce modèle traditionnel engendre non seulement une importante dégradation de la condition des femmes, mais signifie aussi pour les hommes eux-mêmes une existence morose, hantée par une volonté de pouvoir : un besoin de domination sur les femmes, mais aussi sur les autres hommes (compétition et rivalités entre hommes) et aussi sur soi-même (maîtrise de soi, autocensure, peur de l'homosexualité).

Les hommes souffrent de l'hégémonie interne : ils intériorisent des valeurs et des normes de virilité (le rationalisme, la domination sexuelle et l'endurance physique, notamment à travers le culte de la violence dans la sport et au cinéma). Ils s'identifient donc à un modèle néfaste de masculinité au détriment d'autres parties de leur personnalité, de leur épanouissement sexuel, de leur bien-être corporel ou de l'expression de leurs émotions. L'hégémonie interne est désormais représentée comme une préoccupation politique à part entière dans l'intérêt des hommes eux-mêmes et non plus comme un symptôme secondaire de l'hégémonie externe. L'ouvrage d'Emmanuel Reynaud conserve néanmoins un caractère explicitement féministe, car il rappelle régulièrement les effets néfastes de la virilité traditionnelle pour les femmes.

### **La prise en compte de la diversité des masculinités et de la souffrance des hommes : rapports ambigus avec le féminisme**

3) Mais il y a encore d'autres hommes féministes – j'en viens donc au troisième et dernier courant – qui insistent essentiellement sur l'hégémonie interne. Au fait, ces hommes ont généralement commencé par s'engager pour l'émancipation des femmes. Mais leur engagement les a progressivement amenés à ne plus uniquement étudier les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les hommes eux-mêmes. Certains de ces hommes vont alors se focaliser sur l'hégémonie interne de la masculinité hégémonique. Ce qui est intéressant à constater, c'est qu'ils vont à ce point réfléchir à la condition des hommes et à la diversité des masculinités qu'ils vont quelque peu finir par oublier les femmes, si j'ose dire... Leur engagement pour la subversion des genres va alors perdre le caractère explicitement féministe qu'il avait au départ.

Le parcours de l'écrivain hollandais Gerard van Beusekom-Fretz est emblématique à ce point de vue. Il publie en 1978 une seconde édition de son livre, écrit en néerlandais, intitulé *L'homme qui arrive et qui repart. Les côtés joyeux et embarrassants de l'émancipation masculine (De komende en gaande man. Vrolijke en lastige kanten van mannenemancipatie)*. Comment en est-il arrivé là ? Quelques années auparavant, en 1970, il s'était engagé pour l'émancipation des femmes, justement, au sein d'un mouvement féministe mixte très médiatisé à l'époque aux Pays-Bas, les Dolle Minas. Il y participe aux côtés de sa copine. Mais au fil des années, il ressent le besoin d'étendre son engagement à réfléchir à la condition masculine. Il joue alors un rôle actif dans un groupe de parole d'hommes : il s'agit de groupes rassemblant des hommes qui souhaitent remettre en question leur identité masculine sous influence du féminisme.

Ces groupes de parole d'hommes existaient aussi en France, aux États-Unis, en Australie, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Belgique, etc. (en France, Guido De Ridder y a d'ailleurs consacré une thèse, publiée en 1982 sous le titre *Du côté des hommes à la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*). Ces groupes d'hommes, que l'on qualifie aujourd'hui parfois d'hommes « pro-féministes » (même si le terme « pro-féministe » est controversé), on les appelait à l'époque tout simplement le « mouvement des hommes ». Cependant, il ne faut pas les confondre avec les groupes masculins anti-féministes, qui existaient à la même époque et qui se désignaient également « mouvement des hommes »... Quand je parle de « mouvement des hommes » dans cette présentation, j'entends donc bien les groupes d'hommes « pro-féministes ». Il s'agit d'hommes qui, à la suite de la remise en cause féministe des modèles traditionnels de féminité, ont voulu mener une réflexion critique sur la masculinité, dans une optique féministe. Ces groupes d'hommes non-mixtes sont donc un produit direct du féminisme, mais entretiennent un rapport souvent ambigu avec le mouvement des femmes, auxquels ils reprochent un manque de prise en compte de la diversité des masculinités et des rapports de pouvoir entre les masculinités (c'est-à-dire de l'hégémonie interne).

Engagé dans le mouvement des hommes hollandais, Gerard van Beusekom-Fretz reconnaît toujours l'intérêt de la lutte pour l'émancipation des femmes et salue le féminisme comme un mouvement authentiquement révolutionnaire qui est un exemple à suivre pour le mouvement des hommes. Néanmoins, il formule quelques vives critiques à l'égard de certaines tendances du mouvement féministe hollandais, qui selon lui évoluent vers le séparatisme et la misandrie en propageant une image négative des hommes comme oppresseurs des femmes. Il reproche aussi aux femmes féministes de ne pas prendre au sérieux le mouvement des hommes. On peut en effet constater une réelle suspicion des mouvements des femmes à l'égard des mouvements des hommes : on doute de leur caractère féministe. Mais Van Beusekom-Fretz regrette surtout que le mouvement des femmes se consacre exclusivement à la question de l'émancipation des femmes, sans faire le lien avec la question de la masculinité. En revanche, il se lance aussi dans une autocritique, car inversement, il déplore que le mouvement des groupes d'hommes tend à se confiner à la seule question de l'émancipation masculine, sans plus prendre position par rapport à la nécessité d'émanciper les femmes. Parmi les auteurs que j'ai analysés, Gerard van Beusekom-Fretz est d'ailleurs un des seuls à insister sur la complicité des femmes elles-mêmes dans le maintien des modèles de virilité traditionnels.

## Conclusion

Ce bref aperçu de quelques traités idéologiques écrits par des hommes sous l'influence du féminisme dans les années 1970 et 1980 soulève quelques remarques en conclusion.

1) Le féminisme reste logiquement une idéologie d'émancipation des femmes : les hommes s'engageant dans un mouvement féministe luttent avant tout pour les droits des femmes et non pas pour l'intérêt des hommes à se délivrer de leurs propres modèles masculins, ce qui sera justement l'objet des mouvements d'hommes, nés sous l'impulsion du féminisme non-mixte (cf. *Types/Paroles d'hommes en France, 1981-1984*).

2) Le modèle théorique de Connell m'a permis de mieux cerner la diversité des hommes féministes. Certains hommes insistent sur l'émancipation féminine et la nécessité pour les hommes de se rendre compte des injustices faites aux femmes. Ils accordent peu d'attention au genre masculin, sans doute pour garder l'attention sur la situation des femmes. Mais involontairement, cela pourrait créer l'illusion que c'est surtout la condition des femmes qu'il faut transformer et pas tellement celle des hommes. Ou bien, disons le avec plus de nuance, que la remise en question de l'identité masculine qui est souhaitée se limiterait à changer les rapports avec les femmes – et non pas avec les autres hommes/masculinités. À ce sujet, il est intéressant d'observer à quel point l'émancipation des femmes nécessite une transformation des rapports sociaux internes entre hommes. Par exemple, pour qu'un homme s'engage dans le champ d'action féministe, il faut aussi que cet engagement masculin puisse au moins être toléré par les autres hommes.

3) D'autres hommes qui font l'objet de mes recherches se focalisent essentiellement sur l'émancipation masculine par rapport aux modèles masculins hégémoniques et la nécessité de tenir compte de la diversité des masculinités dans le débat concernant les inégalités entre les sexes. Mais par leur insistance sur la souffrance et la misère de la condition masculine dans le système patriarcal, ces hommes pourraient involontairement négliger à quel point l'oppression des femmes est bien plus profonde que celles des hommes.

## Sources

Guido DE RIDDER, *Du côté des hommes à la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1982, 218 p.

Gisèle FOURNIER et Emmanuel REYNAUD, « La Sainte Virilité », in *Questions féministes*, n° 3, mai 1978, p. 31-61.

Michael KORDA, *Male chauvinism! How it works*, New York, Random House, 1973, 243 p.

Gene MARINE, *A male guide to women's liberation*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972, 312 p.

Emmanuel REYNAUD, *La Sainte Virilité*, Paris, Éditions Syros, 1981, 158 p.

Gerard VAN BEUSEKOM-FRETZ, *De komende en de gaande man. Vrolijke en lastige kanten van mannenemancipatie*, deuxième édition augmentée, Deventer, Van Loghum Slaterus, 1978 (1<sup>e</sup> éd. 1976), 112 p. [ouvrage écrit en néerlandais - trad. française du titre : *L'homme qui arrive et qui repart. Les cotés joyeux et embarrassants de l'émancipation masculine*]

## **Bibliographie**

R. W. CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity. Rethinking the concept », in *Gender and Society*, vol. 19, n° 6, 2005, p. 829-859.

Demetrakis Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity: A critique », in *Theory and Society*, vol. 30, n° 3, 2001, p. 337-361.

---